



Inferno : d'être seul à être le seul **Philippe Lacadée**

Dans *Inferno*¹, roman de Patricia Melo, on suit le parcours de la violence à partir de la marque traumatique des coups reçus d'une mère. *Rezinho* ou *Petit Roi*, onze ans, vit avec sa mère et sa sœur. Il ne connaît pas son père, n'a de cesse de vouloir le rencontrer, ce que refuse sa mère. Elle aime le taper lui disant sans cesse « si tu fricotes avec *Big Milton*, le chef du trafic de drogue de *La favela*, je te tue pour de bon ». Après une violente raclée, il propose ses services à *Big Milton*.

Quand sa mère découvre qu'il travaille pour *Big Milton* elle le tape très violement, lui passif, se laisse faire comme un objet. « Le problème, c'était que ses jambes refusaient purement et simplement de courir. »

Ce sont les marques des coups violents de la mère qui le précipitent dehors. Il dira à *Big Milton* « Je veux une arme ». *BM* refuse car sa mère l'a supplié de ne pas prendre son fils. *Petit roi*, devant ce refus sent alors la haine, une blessure qui explose et creuse des trous dans son corps, qui se répand partout. Il se dit : « je tuerai *BM* ».

La rencontre avec la drogue vient comme solution à ses angoisses. Si les raclées de sa mère lui faisaient comme un trou dans la poitrine, avec le crack et la drogue, ses angoisses disparaissent.

C'est alors l'escalade jusqu'à la cocaïne. Il rencontre un autre adolescent *Lecteur* qui lui apprend que la soumission par crainte est la pire des violences qu'un sujet puisse se faire à lui-même. Il s'agit donc de se décaler de la limite où « la parole, [celle de sa mère], peut très bien jouer le rôle de la charogne »², soit la réduction du symbolique à l'ordre imaginaire, un bout de réel. La parole rapporte, quémante, obéit, soumet. Lacan rejoignant *Hobbes*, retourne la causalité de la violence : elle ne survient pas d'une pulsion cruelle mais de la docilité : c'est la crainte, la peur qui causent la violence. Il s'agit donc de se décaler non pas du goût pour la charogne, mais de la limite où la parole vire à la charogne.

Ainsi *Petit Roi* se réduit lui-même à être cette charogne, complètement anesthésié, consentant docile à la langue violente de sa mère. Pour elle, il se réduisait au pire des abandons.

En pleine dérive, il rencontre sa sœur qui l'invite à revenir chez leur mère pour son anniversaire. Elle lui a trouvé un job. Il refuse, elle veut le taper mais pour la première fois il se rebelle, pensant à ce que lui a dit *Lecteur*. Celle-ci, excédée, l'emmène alors voir son père. « tu vois cet homme, là, empaqueté dans une couverture ? Cet homme sale, imbibé d'alcool ? tu le vois ? Il nous regarde. Voilà Ton père » En fait celui-ci ne les voit pas, il est dans un autre monde, il est devenu une loque. *Petit Roi* sent ses pieds qui s'enfoncent dans le sol.

Il accepte à regret d'aller travailler, mais continue à se droguer jusqu'au jour où il retrouve la rue. Il tombe alors dans la plus grande déchéance, se sent menacé par quelque chose qui entre dans son corps et le remplit de frayeur, comme une invasion de bêtes microscopiques.

Assis face-à-face sans se parler, il regarde son père qui est comme un déchet qu'il est lui-même devenu.

L'escalade dans la déchéance de la drogue se poursuit... Arrêté, mis en institution, sevré, il touche le fond de l'angoisse, veut mourir. Alors *Suzana*, la petite amie de *BM*, convainc la mère d'aller voir ce dernier pour qu'il reprenne son fils.

¹ Melo P., *Inferno*, Companhia das Letras, Sao Paulo, Actes Sud, 2001.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 195.

Pour la première fois *Petit Roi* fait une promesse à *BM* : « J'arrête la came et travaille pour toi ». Au point de refus d'être l'objet soumis de l'Autre, il consent comme seule solution à sa violence destructrice interne ou celle de sa mère, à se mettre sous l'aile du Maître absolu de la favela. Il passe ainsi de la violence anarchique de sa mère à une violence choisie dans un choix forcé, celle établie dans la ville et qui est d'une façon paradoxale organisée, car c'est celle qui, dans la favela, fait lien social.

Pour le tester *BM* lui demande de tuer d'un coup de revolver un jeune qui vient de les trahir. La crainte et la trouille le poussent à tuer pour la première fois. C'est sa porte d'entrée dans la violence de la ville.

Au lieu du nom, recevoir une arme, une fonction dans la hiérarchie du trafic de drogue, au lieu d'un père réduit à un corps déchet au milieu des cartons, obtenir le respect du chef du gang de la favela, se faire distinguer par lui. *Petit roi* exige que *BM* le traite comme un sujet là où sa mère a échoué et où son père réduit à un déchet ne l'a jamais vu. Il est sous le regard, devenant lui-même objet regard, jusqu'à aller quêter sa reconnaissance comme objet regardé. Il va *se faire voir* dans les articles de journaux le présentant comme le nouveau caïd de la drogue à Rio.

Comme le démontre *Inferno*, cette violence réelle vient inscrire deux places possibles : celle du Maître absolu et celle de l'objet de jouissance de l'autre.

L'entrée dans la violence de la ville de *Petit Roi* est bien ici le signe non pas de la bête en l'homme, mais le refus de se réduire à être traité comme une bête, comme un chien³, par sa propre mère. Ce refus de s'abandonner à l'autre, réduit à un maître comme *BM* auquel au début il s'offre en sacrifice, l'amènera lui-même à la violence la plus extrême car il n'hésitera pas à le tuer ainsi qu'un autre chef du trafic, père de sa petite amie, pour être le seul caïd.

³ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers...*, *op.cit.*, p. 194-195.